

Coins de chez nous : en Covatannaz

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 43

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214216>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE. et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'à midi.

Sommaire du Numéro du 26 octobre 1918. — † Georges Jaccottet. — Quand la guerre sera finie... (V. F.). — Coins de chez nous (Jean des Sains). — Mon mari. — Tristesses et espoirs. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

† GEORGES JACCOTTET

LE *Conteur* vient encore de perdre, en Georges Jaccottet, un de ses meilleurs, de ses plus fidèles et de ses plus chers amis. Cette perte lui est très sensible. Jaccottet n'a que fort peu collaboré à notre journal ; les circonstances en sont la cause ; mais il le lisait régulièrement et en suivait avec beaucoup d'intérêt la paisible existence. Il aimait trop, disait-il, son canton de Vaud, pour ne pas aimer aussi le *Conteur*, qui s'efforce d'en perpétuer les caractères distinctifs, bravant l'invasion cosmopolite.

Nous nous associons de plein cœur à tous les regrets qu'ont exprimés nos confrères, de cette mort prématurée, qui prive le pays d'un de ses enfants les plus dévoués et le journalisme vaudois, d'un de ses représentants les plus remarquables et les plus justement aimés et estimés.

Nous prions la famille, si cruellement éprouvée, de notre ami, d'agréer l'expression de notre respectueuse et bien sincère sympathie.

QUAND LA GUERRE SERA FINIE...

Vous êtes bien fière, mamzelle Rose ! Où courez-vous comme ça ?

— C'est vous, madame Julie ? Je ne vous avais pas vue... Donnez-moi votre panier, puisqu'on se trotte du même côté.

— Je veux bien, mais n'allez pas si vite ; je n'ai plus vos jambes, moi, et puis personne ne m'attend à la maison.

— Vos maîtres sont loin ?

— Ils prennent un acompte sur leur voyage de quand la guerre sera finie... Quand la guerre sera finie ! Ils ne parlent plus que de ça.

— C'est comme chez nous : monsieur a promis une auto à madame, le jour où Guillaume se rendra, et il la mènera voir la cathédrale démolie, à Verdun.

— Mais c'est pas à Verdun !...

— Enfin, c'est par là-bas. Madame tient absolument à Verdun, parce qu'on a eu un interné qui en était et qui les attend... A moi, ça me fera des vacances pour me mettre en ménage.

— J'en suis bien heureuse pour vous, mamzelle Rose... Voyez-vous, j'osais pas vous en parler ; je me disais : « Depuis le temps qu'elle m'a dit qu'elle se mariait, peut-être qu'elle y a renoncé. »

— Mais non, ni Auguste ni moi on n'y renonce ; seulement, madame m'a fait : « Rose, je vous paie votre trousseau, une fois la guerre finie, » et l'oncle à Auguste, son oncle Jules du Gros-de-Vaud, lui a promis trois cents francs pour le même moment ; alors, vous comprenez, on attend...

— Que la guerre finisse !... Et vous gardez votre place de cuisinière ?

— J'ai juré à madame de rester encore une année, à la condition qu'elle m'augmente et que monsieur prenne Auguste comme chauffeur, et ç'a été tout seul.

— Vous en avez, de la chance, mamzelle Rose !

— Et vous, madame Julie, qu'est-ce que vous vous accorderez, quand la guerre finira ? Un nouveau mari ?

— Hé ! ma pauvre, ce n'est plus de mon âge... Moi, tout ce que je demande, c'est de ravoir du pain blanc et qu'on ne me compte plus les morceaux de sucre de mon café.

— Vous n'êtes pas difficile.

— A quoi bon ? Mon frère Antoine, le serrurier de derrière les Cheneaux, est comme moi, il ne lui faut pas tant d'affaires : « Le jour où la paix sera faite pour de bon, toute la famille mangera la fondue chez moi, qu'il m'a dit ; j'aurai le fromage qu'il faudra, et le « clair » aussi ! » Le « clair », je pense que son fils Eugène, celui qui a une place par le Château, en fournira une partie. Avec des commis de son bureau, il est d'une cagnotte dont l'argent, depuis quatre ans, sert à monter une « bibliothèque de cave », comme ils disent. Il paraît qu'ils ont déjà, entre cinq ou six, un demi-millier de bonnes bouteilles. Et ils parlent de sécher ça en huit jours, dès qu'on ne se battra plus ! Mais c'est des vanteries, pensez-vous pas, mamzelle Rose ?

— Hum ! pas si tellement vanteries que ça, si j'en juge par l'oncle à Auguste : le jour où mon fiancé m'a présentée, il nous a dit : « Mes petits, vous avez vu mon bossaton de onze et mon caïennet rouge, le Guillaume, comme on l'appelle, eh bien, le jour où la paix se boucle, ils auront tous deux leur compte, et vous nous aiderez à le régler, avec toute la noce ; il faut que, le lendemain, il ne reste plus un morceau de l'un, plus une goutte de l'autre. »

— Ces hommes, quand même ! Tout pour la panse !

— Oh ! vous savez, madame Julie, moi je connais des dames, des toutes grandes dames, qui ne l'oublieront pas non plus, la panse, quand la guerre sera finie.

— Enfin, ce sera l'affaire d'un jour.

— Mettons-en trois, madame Julie ; trois jours de bombance, ça ne sera pas trop, une fois la guerre finie !

V. F.

On caïon que roba son voleu. — Un mauvais drôle qui avait volé un cochon à la foire de X... se défendait devant le juge :

— Ma fâi, monsu lo dzuzdo, vo lo deri tot franc. Ié trovâ lo caïon qu'avâi rontu l'étatze, et quand l'é z'u rattrapâie, n'a pas été qu'estion, l'iré fort qu'on diâstro, peinsâdê, on caïon de trei ceints ; et l'a tant teri que dè sein lo pas que l'èin è étâ lo maître. D'ailleurs cliiau que m'ant eimpougnâ lo pouant dere, se l'é mè que l'einmenâvo lo caïon, et se n'é pas petou lo caïon que m'einmenâvê.

COINS DE CHEZ NOUS

En Covatannaz.

LE promeneur, qui pour la première fois, monte à Sainte-Croix par les gorges de Covatannaz, est émerveillé de la variété des aspects. A la sortie du village de Vuiteboëuf, le sentier monte brusquement dans les bois, contourne les rochers, surplombe l'Arnon qui écume entre des parois resserrées, puis s'écarte de la rivière dont le grondement devient plus lointain. Mais quand on arrive en haut, avant de pénétrer dans les pâturages, les deux parois de rochers se rapprochent à tel point qu'elles semblent se toucher. Depuis là, l'Arnon n'est plus qu'un petit ruisseau de pâturage dont on peut suivre les méandres jusqu'à sa source.

Au printemps, il roule une eau grise et épaisse. Mais quand la neige a disparu des crêtes du Jura, quand l'herbe pousse et que les arbres se couvrent de feuilles, cette eau devient limpide comme le cristal et sa voix claire et chantante accompagne le voyageur pendant toute la montée.

Les deux rives sont bien différentes d'aspect. La rive droite, couverte de hêtres, de mélèzes et de sapins rabougris, est sombre et solitaire. Le silence n'est rompu que par le chemin de fer dont on aperçoit, au sortir de chaque tunnel, le panache de fumée qui monte vers le ciel. Vue de loin, la rive gauche décrit une courbe régulière. C'est une longue paroi de rochers descendant à pic. Quelques bouquets d'arbustes s'agrippent aux pentes ainsi qu'un vieux gazon brûlé de soleil. De place en place, un orifice de grotte apparaît. Il est pareil à l'entrée d'une de ces nombreuses galeries où l'on exploite la pierre. A mesure qu'on s'élève, d'autres orifices apparaissent encore. Ils sont de dimensions différentes. Les uns sont ovales, d'autres verticaux, horizontaux ou semi-circulaires. Il semble que de ces bizarres anfractuosités de rochers, on va voir sortir, tout comme il y a 4000 ans, les hommes des cavernes qui peut-être vécurent dans ces solitudes.

Ces orifices donnent accès à des grottes peu connues, dont quelques-unes sont impraticables. Trois d'entre elles seulement sont faciles à visiter.

A mi-chemin, on quitte le sentier des gorges ; on traverse l'Arnon sur un pont de fortune et l'on s'approche peu à peu de la haute paroi verticale de la rive gauche. Quelques bouquets de hêtres cachent l'entrée de la première grotte. Il faut monter encore pour atteindre la partie supérieure de l'orifice. Ensuite on se laisse glisser le long d'une perche et l'on arrive sur la plateforme. Devant soi, on a la forêt, les rochers ensoleillés, le ciel bleu ; derrière soi, la grotte sombre où l'on va pénétrer.

Dès les premiers pas, la vive clarté de la lampe met en relief les divers aspects de la voûte d'où descendent des stalactites tufières aux contours bizarres. Plusieurs atteignent un mètre de longueur et ont, à leur extrémité, la finesse d'une aiguille ; d'autres, plus larges, ont la forme d'une hache gigantesque dont le tranchant est très

irrégulier. A mesure que l'on avance, le nombre des stalactites augmente et, de temps à autre, elles laissent tomber des gouttelettes d'eau, ce qui rend le sol boueux à certains endroits. Le long des parois, on voit tout à coup une petite excavation, une sorte de trou étroit dans lequel il faut jouer des coudes et des genoux pour y pénétrer. Souvent à l'extrémité de ce couloir, on découvre une petite pièce d'eau de quatre ou cinq mètres carrés de surface et d'un demi-mètre de profondeur, véritable lac en miniature dont l'eau, d'une limpidité de cristal, n'a pas d'écoulement.

Ici et là, de hautes cheminées verticales trouent la voûte, laissant voir, sur leurs parois, des dépôts tuffiers. On va ainsi pendant une heure, car le sol est irrégulier et l'on avance difficilement quand il y a beaucoup d'eau.

La deuxième grotte n'a pas moins de 500 mètres de longueur. Elle a peu d'eau, ce qui la rend d'un accès plus facile. Elle décrit une longue courbe, aisément reconnaissable à la boussole. Un courant d'air continu souffle du fond de la grotte vers l'orifice. La voute — souvent de forme ogivale — atteint parfois trois et même quatre mètres de hauteur, tandis qu'en d'autres endroits, il faut se baisser et même ramper. Partout, sur les parois, sur la voûte et autour des stalactites, il y a des concrétions tuffières. A mesure que l'on avance le couloir se resserre ; ce manque d'espace vous écrase et vous étouffe. Il faut alors se hisser comme dans une cheminée. Mais voici une nappe d'eau qui arrête le visiteur. On avance par-dessus les corniches des rochers et l'on fait un sondage : une pierre fixée à l'extrémité d'une ficelle de 20 mètres de long ne permet pas d'évaluer la profondeur de cette nappe d'eau. Il faut supposer qu'on est en présence d'une poche d'eau de dimensions phénoménales.

On visite rarement la troisième grotte à cause de son accès difficile. Du reste, toutes trois sont pareilles dans leur ensemble et ne varient que dans le détail. Elles ont des couloirs latéraux, sortes de « boyaux » dans lesquels on risquerait de s'égarer en voulant y pénétrer sans guide. Suivant les saisons, leurs flaques d'eau sont plus ou moins nombreuses et profondes. Au printemps, la première grotte est un torrent dont l'orifice livre passage à une cascade d'eau boueuse.

L'existence de ces grottes est due sans doute à l'action de l'eau. Probablement qu'une faille s'est produite dans la roche, une véritable cassure des couches superposées. Au cours des âges ces espaces vides se sont modifiés. Les uns se sont agrandis, d'autres ont été comblés par la boue calcaire. Qui sait si les premiers habitants de notre pays n'y ont pas cherché un refuge contre les bêtes féroces ? Et peut-être qu'en creusant ce limon jaunâtre où le pied marque son empreinte, on découvrirait des vestiges humains.

JEAN DES SAPINS.

La flèche. — Dans un café, un consommateur lit à un autre un article de journal sur la restauration d'une cathédrale. Dans cet article est la phrase que voici :

« La solidité de la flèche ne dépend que des tirants ».

— Alors, fait l'auditeur, c'était le contraire au temps de Guillaume Tell : la solidité des tyrans ne dépendait que de la flèche.

MON MARI

(Patois de Boudevilliers, Neuchâtel).

Mon mari è bin malade
D'enna granta maladie.

I l'amo bin, mon mari,
I l'amo mii mor que vi.

E me demandà du bouelli,
Su z'alà lli in quéri.

Y'ai prin d'enna villie vatche
Qu'avé bin sa-t-an langui.

M'a demandà d'enna djeneullie,
Su z'alà lli in quéri.

Y'ai prin d'enna villie tiaupe
Qu'avé crèvà su le ni.

M'a demandà enna botollie,
Su z'alà lli in quéri.

Y'ai prin d'enna villie bollie
Ivouai lé bo fasan lieu ni.

Mâ, vète-cé, quan el eu bu,
Mâ, vète-cé, qu'è va mouairi.

Ma vezeunna me vin dire :
« Te ne pieure ton mari ! »

Ne veu pieurà que la teila
Qu'è me veu menà pouairi.

Se ç' n'étaï enna vergogne,
Y'odri bin la requéri.

Vergogne ou non vergogne,
I me vui la requéri.

Mâ, quan i seu z'eu vèr la gordje,
Y'ai z'eu peur qu'è ne me mordji.

Une « horrible crise » — Ce n'était pas en temps de grippe. Un pharmacien écrivait à l'un de ses fournisseurs.

« Monsieur. — J'ai le regret de vous prévenir qu'il me sera tout à fait impossible de payer demain le billet de 380 francs que je vous ai souscrit et qu'il faudra renouveler. Nous subissons en ce moment une « crise horrible » : Il n'y a pas un seul malade dans tout le pays. — Votre dévoué serviteur ».

TRISTESSES ET ESPOIRS

La grippe semble vraiment le disputer en cruauté aux artisans de la terrible guerre qui désole le monde. Elle prend de jour en jour plus d'extension. Ses ravages sont effrayants. Elle frappe, inexorable, dans les rangs des forces vives de la population, fauchant, sans distinction, parmi ceux en qui l'on se plaisait à placer son espoir et sa confiance. Les médecins ne savent où donner de la tête ; ils sont surmenés. Le germe de la perfide maladie échappe encore à leur sagacité ; il les surprend par la soudaineté de ses attaques et la rapidité de ses effets. Il a passé contrat avec la mort, qui le suit pas à pas et n'épargne que fort peu de ceux qu'il désigne à ses coups. Des familles entières sont atteintes. Des veufs, des veuves, des orphelins sont dans la désolation et l'anxiété. Les plus courageux et les plus forts, comme les plus timorés et les plus faibles, sont hantés par la peur. La tristesse pèse sur la terre ; les arbres se dépouillent ; les feuilles mortes jonchent le sol ; les hirondelles nous ont quittés ; de grands vols de corbeaux, lugubres et croassants, assombrissent le ciel, comme des écharpes de deuil ; et l'hiver, le long hiver, est à la porte.

Mais après l'hiver reviendra le printemps, le printemps de la paix ; l'aurore de temps nouveaux ; l'envoi de l'humanité, délivrée du joug insupportable de la menace, vers des destinées plus heureuses, que salue un espoir fondé sur la justice, sur le droit et sur la liberté.

Et puisque nous avons parlé grippe, n'est-ce pas le moment de rappeler le morceau, publié jadis par le *Conteur* et dans lequel feu le Dr Rouge faisait le portrait de la grippe commune, dont la gravité n'est pas comparable à celle de la maladie actuelle.

Voici quelques passages de ce morceau :

La grippe.

Grippe, fléau du monde, exécrable torture,
Que le ciel inventa pour punir les méchants
Angine, coryza, bronchite et courbature

Pourquoi revenir tous les ans.

Triste soleil d'hiver, planète diabolique,
Astre maudit et détesté,
Pourquoi ne montres-tu qu'une figure étique
A notre pauvre humanité ?

Tes rayons refroidis, en traversant les brumes
Arrivant gelés jusqu'à nous
Font croître et prospérer le catarrhe et les rhumes
Et sont propices à la toux.

Nul de nous ne résiste à cette épidémie ;
Qu'il soit malingre ou fort
Chacun se trouve atteint dans son économie
Et se roidit contre le sort.

Le malheureux patient que la douleur énerve,
Souffre plus que Jupin accouchant de Minerve,
Trépassé par Vulcaïn.

Son front va s'entr'ouvrir et son crâne se brise ;
Ses membres sont perclus et sa poitrine est prise
Il cherche à respirer, mais hélas ! c'est en vain.

Ses poumons embrasés que le rhume secoue,
Sont gorgés d'un sang noir qui reflue à la joue
Et gonfle ses vaisseaux.

Il a froid, cependant la chaleur le tourmente !
Il frissonne, et pourtant sa peau reste brûlante !
Le ciel créa pour lui des supplices nouveaux.

Le médecin cherché percuta avec prudence
Le client qui recourt à sa vaste science ;
Il regarda la langue, examine les yeux,
Palpe chaque appareil, scrute tous les mystères
Qui se passent au sein de ces pauvres viscères
Et fronçant le sourcil prend un air sentencieux.

La langue jaune et sèche et le pouls diuruseul
Dénotent que le fiel remplit la vésicule,
Obstruant les conduits du petit intestin.
Grâce aux soins éclairés de l'Esculape habile
On éclaircit le sang qu'épaississait la bile
Par l'emploi judicieux de l'huile de ricin.

L'Hippocrate prescrit d'atroces médecines,
Que de savants commis, au fond des officines,
Préparent avec soin sous l'œil de leurs patrons.
Une émulsion douceâtre, un écorçant breuvage,
De drogues, de poisons, odieux assemblage
Filtrés et décantés sont extraits du pilon.
Le remède se prend par grandes cuillerées
Ainsi qu'il est écrit sur la fiole bouchée
Qui contient le médicament.

Le médecin permet pour toute nourriture
Les gros adoucissants et le bouillon de veau.
Si le patient va mieux, on joint à la mixture
Le classique pruneau.

Et la boule de gomme à la gomme arabique
A l'orange, au pavot ;
Le doux sucre candis, populaire béchique
Avec la pâte d'escargots.

La visqueuse althéa, la mauve émoullente
Le nauséux gramont,
Le tilleul, l'oranger, plongés dans l'eau bouillante
Composent sa boisson.

Ou bien le thé Burnier qui donne réunies
Dans un même cornet,
Les simples du pays, de la pivoine amies,
Le bonhomme et le taconet.

Mais, grâce aux meilleurs soins, votre grippe est [guérie]

Une douce moiteur rafraîchit votre peau.
Du mal qui vous brûlait, toute source est tarie ;
De même que l'Hébreu, vous sortez du tombeau.

Du sang impétueux, la course se modère,
Il coule lentement dans ses nombreux canaux ;
Le pouls précipité qui distendait l'artère
Vient frapper doucement la paroi des vaisseaux.

Le poumon délivré du poison délétère
Qui gênait la respiration
Aspire à larges traits l'air pur de l'atmosphère
Et reprend gaiement sa fonction.

L'estomac en fureur s'agitte dans le vide ;
Il réclame à grands cris quelque réconfortant.
De drogues saturés, mais d'aliments avides
Il se révolte, mécontent.

A l'office aussitôt la broche est préparée ;
Un gros et tendre chapon